Ami du Clergé du 4 décembre 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — I. La gloire de la Crèche, 721.
Pour l'Immaculée-Conception. — II. La beauté de la Sainte Vierge, 726.
Pour une réception d'Enfants de Marie. — Le bonheur d'appartenir à Marie, 728.
Petits prônes. — III. *3e Dim. de l'Avent :* Un témoignage du messager royal, 730.
Instructions à des collégiens. — XI. L'humilité, 731.
Sermon de charité. — Noblesse de la charité, 734.

POUR LA FÊTE DE NOEL

I

LA GLOIRE DE LA CRÈCHE [1]

Verbum caro factum est... et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.

Le Verbe s'est fait chair... et nous avons vu sa gloire, qui ne pouvait convenir qu'au Fils unique de Dieu.

(Joan., I, 14).

Nous lisons qu'au moment où l'envoyé céleste vint apporter aux bergers de Bethléem la bonne nouvelle de la naissance de Jésus-Christ, une merveilleuse clarté venue d'en haut les enveloppa soudain, que la nuit cette fois resplendit d'une lumière plus éblouissante que celle du jour, et qu'en même temps on entendit la multitude des milices angéliques louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » C'étaient autant de miracles attestant la divinité de Celui qui venait de naître selon la chair dans la pauvre étable, miracles éclatants après lesquels l'ange était bien fondé à dire : « Je vous annonce une grande joie, le Sauveur vous est né dans la cité de David et vous pourrez le reconnaître à cette marque, qu'il est enveloppé dans des langes et couché dans la crèche. *Hoc vobis signum.* » Car ce qui autrement aurait pu n'être que l'indice d'une pauvreté et d'un dénuement vulgaires, devenait à la vue de tant de prodiges le signe adorable d'un volontaire abaissement, d'une condescendance infinie, de la sainteté, de la bonté, de la miséricorde et des autres attributs de l'Eternel revêtu de notre mortalité pour nous sauver.

Or cette bonne nouvelle qui à pareil jour consolait les pauvres gens des environs de Bethléem, nous était destinée à nous comme à tous les hommes. « Je vous annonce, disait l'ange, une joie qui sera pour tout le peuple. *Gaudium quod erit omni populo.* » Il fallait donc que, nous aussi, nous eussions de quoi reconnaître pour vrai Dieu et vrai Sauveur ce petit enfant que le bœuf et l'âne s'étonnent de trouver là où ils étaient accoutumés de chercher leur pâture. Mais évidemment le signe de ses langes, le signe de sa crèche ne nous pouvait suffire, ce signe-là n'ayant de valeur qu'autant qu'il s'ajoute aux témoignages de sa divinité et qu'il les présuppose. D'un autre côté, nous n'avons pas vu, nous autres, les miracles qui éclatèrent sur son berceau ; l'ange du Seigneur ne s'est pas montré à nous et le *Gloria in Excelsis* chanté par des voix qui n'étaient pas de la terre n'est pas venu jusqu'à nos oreilles. Comment alors nous assurer que le Fils de Marie est bien véritablement le Dieu Sauveur du monde ?

C'est vrai ; nous n'avons vu aucune des merveilles dont, en la grande nuit de Noël, les montagnes de la Judée furent le théâtre. Cependant ne puis-je pas dire qu'à tout prendre, des signes bien plus magnifiques encore nous ont été donnés ? Des signes devant lesquels pâlit cette clarté qui éblouit les bergers et leur fut une marque de l'origine céleste du nouveau-né qu'on les envoyait adorer ? Je vous demande d'y bien faire attention, mes chers amis, c'est surtout maintenant, oui, maintenant, à près de deux mille ans de l'avènement, qu'on peut voir dans la naissance de Jésus-Christ l'éclat d'une gloire qui ne pouvait appartenir qu'à Dieu seul, maintenant que chacun peut en toute vérité s'approprier la parole de mon texte : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.* C'est ce que je voudrais montrer et mettre en relief ce soir selon la mesure de mes faibles forces. Assez souvent nous nous entretenons des surprenants abaissements du Verbe fait chair ; il faut aujourd'hui, pour l'affermissement de notre foi, faire ressortir ses magnificences plus surprenantes et plus prodigieuses encore, car voilà l'ineffable beauté et, si je pouvais ainsi dire, le divin tempérament du grand œuvre de l'Incarnation que, si en Jésus-Christ le Dieu ne désavoue jamais l'homme, jamais non plus les marques de l'humaine nature ne se séparent des signes de la Majesté du Dieu.

I

Hé bien, oui, si contradictoire que cela puisse paraître, la naissance de Jésus-Christ n'a pas été seulement la plus humble, mais encore et en même temps la plus glorieuse des naissances. Et ici je ne parle pas de cette gloire unique, incomparable, qui provient de la virginité de la mère et de cet enfantement miraculeux où toutes les lois de la nature furent suspendues, mais je prétends parler uniquement de la gloire que nous pouvons voir et constater par nous-mêmes, et je dis que c'est une gloire qui ressemble si peu à celle dont fut jamais entouré le berceau des hommes, une gloire si extraordinaire, si immense, si en dehors des proportions humaines, qu'en la considérant attentivement, il ne se peut qu'on ne tombe à genoux pour confesser que vraiment le Verbe s'est fait chair, qu'il a vraiment habité parmi nous. *Vidimus, vidimus gloriam ejus.*

[1] Sermon prononcé par S. E. le Cardinal Billot dans la chapelle du Séminaire Français, le jour de Noël 1911.

Et la première chose qu'il nous faudra considérer ici, c'est comment l'avènement dont nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire avait été annoncé, attendu, désiré, prophétisé, préparé dans tout le cours des temps anciens, à partir de l'origine même de l'humanité.

En effet, s'il est un fait clair, manifeste et évident, qu'on ne peut même essayer de contester, c'est bien celui-ci : savoir que de toute antiquité, et si haut que l'on remonte dans les annales du monde, le genre humain attendait un Rédempteur promis par Dieu. Il est, en particulier, de notoriété publique que, deux mille ans environ avant l'ère chrétienne, apparaissait sur la scène de l'histoire un peuple à part, dont les institutions, les lois, la vie religieuse et politique reposaient entièrement sur l'espérance du Messie et qui, dès le premier moment de son existence, se savait investi d'une mission divine, de la mission de préparer les voies au Christ et de l'annoncer au monde. Cette conviction formée en lui par la tradition de ses ancêtres, corroborée par les solennelles paroles de Moïse, son législateur, était encore entretenue d'âge en âge par des hommes extraordinaires, qu'on appelait les prophètes et qui, passant pour inspirés de Dieu, prétendaient signaler à l'avance les circonstances de la venue, de la naissance, de la vie et de la mort du Messie attendu, les caractères propres de l'œuvre qu'il accomplirait, en un mot toutes les notes distinctives de sa grande figure. Ces prophètes, ou du moins les principaux, échelonnés de siècle en siècle, étaient David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Zacharie, Malachie et les autres ; leurs écrits conservés avec un soin scrupuleux devenaient la propriété la plus inviolable de la nation et formaient avec le texte des livres mosaïques ce livre sacré que l'on nommait les Ecritures.

Remarquez bien, mes chers amis, dans quel but et à quel dessein j'attire d'abord votre attention sur ce grand fait de l'existence déjà quarante fois séculaire du peuple juif, de son antique constitution uniquement fondée sur l'attente du Messie, des conditions dans lesquelles paraissaient les prophéties messianiques et du soin exceptionnel qui s'attachait à leur conservation. C'est afin de vous faire sentir avec quelle plénitude d'authenticité nous sont parvenues ces prophéties de l'Ancien Testament. Non, ce ne sont pas là des écrits composés dans l'obscurité, venant au jour à un moment donné sans qu'on sache ni d'où ils sortent, ni à quelle époque ils doivent être rapportés, au sujet desquels enfin on pourrait soupçonner une fraude et dire qu'ils ont été fabriqués après coup pour les besoins d'une cause. Leur origine est aussi certaine que leur antiquité : gardés sous la foi publique d'un grand peuple, traduits par les Septante 200 ans avant Jésus-Christ dans la langue que parlait tout le monde savant, ils sont arrivés jusqu'à nous avec des garanties telles qu'on n'en trouve nulle part un autre exemple.

Au surplus, pour avoir sur ce fait capital des prophéties annonçant d'avance et décrivant avec une si prodigieuse précision l'avènement de Celui qui paraît aujourd'hui à Bethléem, pour avoir, dis-je, sur ce fait le dernier mot et la preuve la plus convaincante, il n'est plus même nécessaire d'interroger l'histoire, mais il nous suffit de recueillir la déposition actuelle, présente, contemporaine, de ce même peuple juif qui, après avoir préparé les voies à Jésus-Christ, est devenu à jamais sur toute la terre son témoin le plus irrécusable. Ah ! il était ce peuple au pied de la croix de Jésus, il a vu Jésus, il l'a persécuté, il l'a mis à mort, il s'est assouvi de son sang ; puis ayant demandé que ce sang retombât sur sa propre tête, il fut peu après dispersé parmi les nations, et cette dispersion dure encore ; encore aujourd'hui ce peuple est partout ; bien plus, par le plus étonnant des prodiges, il ne s'est pas fondu avec les autres, il forme toujours un peuple distinct, et suivant la prédiction d'Osée, tout émietté qu'il soit et privé de gouvernement, de prêtres, de temple, de sacrifices et d'autels, il n'en demeure pas moins avec le propre caractère de sa nationalité... Oh ! n'y touchez pas, à ce peuple extraordinaire, à ce nouveau Caïn qui a versé le sang du véritable Abel ! Dieu ne veut pas qu'il disparaisse ; une main divine le protège contre toute destruction : il a été mis, planté au milieu du monde comme le dépositaire d'un grand signe.

En effet lorsque, comme Agar chassée de la maison d'Abraham, la Synagogue était expulsée de la Terre Sainte, comme Agar aussi elle emportait avec elle un viatique, ou plutôt un fardeau pesant sur ses épaules. De tant de richesses spirituelles qu'elle avait possédées, telles que la gloire de l'adoption divine, la dignité du peuple de Dieu, l'honneur d'avoir reçu le Testament et les promesses, il ne lui restait plus qu'une chose au commencement de sa vie errante : c'est encore la seule qui lui reste aujourd'hui, mais aussi c'est la même chose que Dieu voulait montrer à l'univers et mettre bien haut au-dessus de tout soupçon de fraude et de supercherie : le livre des prophéties sacrées. Car maintenant, qui pourra avec une ombre de raison accuser l'Eglise d'avoir inventé, corrompu, ou remanié après coup ce livre séculaire des prophéties, pour en imposer au monde et lui montrer dans de prétendus oracles la figure de son Christ, soi-disant peinte à la lumière de l'éternité bien avant qu'il fît son apparition sur la terre ?

Non, outre les impossibilités sans nombre que cette supposition renferme, voici devant vous le plus mortel ennemi de l'Eglise et du Dieu qu'elle adore, voici le peuple meurtrier de Jésus qui revendique comme sa possession et son bien ces mêmes prophéties que vous présente l'Eglise ; il témoigne aux quatre vents du ciel les avoir reçues de ses ancêtres bien des siècles avant d'avoir été chassé de sa patrie et dépossédé de son indépendance ; et nous autres, nous pouvons redire aux hommes de notre génération ce que S. Augustin disait à ceux de son temps [1] : « La Providence a fait que les Juifs, malgré la perte de leur sacerdoce et de leur gouvernement, ne

[1] *Serm. 2 de Epiphania.*

perdissent cependant ni leur nom ni leur nationalité, de peur que, mêlés aux Gentils et confondus avec eux, ils ne cessassent, en disparaissant, de rendre à la vérité le plus éclatant des témoignages ; » c'est, en effet, au moyen des ennemis jurés de la foi chrétienne que l'on démontre l'authenticité des prophéties qui concernent Jésus-Christ. Sans cela, voyant ces mêmes prophéties si fidèlement accomplies, les hommes auraient pu croire qu'elles étaient de l'invention des chrétiens, mais on leur montre les exemplaires des Juifs et la vérité apparaît dans le plus grand éclat, et de la sorte les Juifs sont restés au milieu du monde pour y être à perpétuité ce qu'ils furent une première fois pour les Rois Mages, princes de la Gentilité : le poteau, la borne, la pierre militaire où est indiqué le chemin menant à ce Messie qu'ils ont renié, mis à mort et crucifié : « *Facti sunt tamquam lapides ad militaria.* » C'est toujours la belle comparaison de S. Augustin.

Maintenant donc, faisons attention, mes chers amis, à ces prophéties si anciennes dont les Juifs eux-mêmes nous garantissent la provenance ; qu'y allons-nous voir ? Que Jésus-Christ, l'Enfant de Bethléem, à son arrivée sur la terre, était loin d'être un inconnu dont personne encore n'eût entendu parler, mais qu'à son berceau venaient aboutir cinq ou six mille ans d'attente ou de promesses réitérées ; qu'avant toute origine assignable des empires et des royaumes de ce monde son histoire avait commencé, je veux dire l'histoire de l'annonce et de la préparation de son avènement, qu'enfin tout absolument, dans le monde ancien, était allé à lui et s'y était rapporté à lui.

Remontez d'abord, à l'aide de ces antiques Ecritures, au seuil même du Paradis terrestre ; là vous trouvez un Libérateur, un Fils de la Femme ou pour traduire plus fidèlement : le Fils de la Vierge déjà montré dans le lointain de l'avenir comme devant écraser la tête du serpent, détruire l'œuvre diabolique et déjà promis à nos premiers parents comme l'unique consolation propre à tempérer l'amertume du châtiment qu'ils s'étaient attiré. Puis les hommes se multiplient et, au milieu de ce fleuve toujours grandissant des générations humaines, la prophétie ne manque pas de marquer très distinctement la voie par où viendra jusqu'à nous ce désiré de la terre : voici la chaîne de ses aïeux depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Jacob. Ce dernier est près de mourir, il convoque ses douze fils, tiges des douze tribus, et leur annonce ce qui doit arriver dans les derniers temps. Il dit que c'est de la tribu de Juda que naîtra Celui en qui seront bénies toutes les nations, qu'il fera parmi elles une révolution étonnante, les réunissant toutes sous son sceptre dans une religion catholique ou universelle ; qu'enfin le moment précis de sa venue sera celui où la nation judaïque définitivement privée de son autonomie perdra le droit de se gouverner elle-même ; le sceptre, disait le Patriarche mourant, ne sortira point de Juda ni la magistrature de sa race jusqu'à ce que vienne Celui à qui appartient le dit sceptre, c'est-à-dire, qui en est le véritable propriétaire. Mais les temps étaient encore bien éloignés ; c'est pourquoi la prophétie continue de désigner parmi les nombreuses familles de Juda les ancêtres du Messie : c'est Pharès, Esron, Aram, Aminadab, Booz, Obed et enfin David, David que Dieu élève sur le trône et à qui il renouvelle plus expressément que jamais les promesses faites à Abraham.

David donc, éclairé de la lumière prophétique, annonce que l'enfant donné à l'univers sortira de sa descendance ; aussi avec quel enthousiasme ne le chante-t-il pas ? Il le voit sur un trône qu'il compare au soleil, avec un empire universel qui s'étendra sur les peuples idolâtres ramenés au vrai Dieu. Ailleurs il va chercher celui qu'il appelle son Seigneur, quoiqu'il doive être son fils, il va, dis-je, le chercher dans les splendeurs des Saints et à ces profondeurs de l'éternité où il est engendré antérieurement à tout commencement. C'est l'Homme-Dieu qui se révèle et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tant de gloires, David parle d'ignominies, de souffrances, de mort et de croix. Il le voit, ce Christ si grand, pauvre et dans les labeurs dès sa jeunesse ; il dit que ses pieds et ses mains seront percés, ses habits partagés et sa robe tirée au sort ; qu'il sera abreuvé de fiel, puis de vinaigre ; que tout le peuple se révoltera contre lui et demandera son sang. Non, jamais héros, aux caractères si opposés, n'avait été imaginé par des hommes : c'est le renversement de toutes les idées humaines et pourtant ce n'est rien encore. Voici maintenant venir les prophéties postérieures qui seront, s'il est possible, et plus explicites et plus précises, car à mesure que la plénitude des temps approche, les traits du Messie que les antiques patriarches n'avaient entrevus que comme dans un lointain confus, se dessinent et se déterminent davantage.

Michée dit formellement que c'est à Bethléem qu'il naîtra sous l'heureux présage de la paix publiée sur son berceau : « *Et erit iste pax.* » (Mich., v, 5). Isaïe l'appelle du nom d'Emmanuel ou de Dieu avec nous, comme il donne à sa mère celui de Vierge qui enfante : il dit que l'emblème de sa royauté sera sur son épaule, par allusion à la croix dont il sera chargé, instrument de son empire. Vraiment ce qu'Isaïe a annoncé passe toute admiration : on croirait lire un Evangile anticipé. Il peint le Messie comme l'homme des douleurs, chargé de nos péchés, mené au supplice avec des larrons et se livrant à la mort comme un agneau pour entrer ainsi dans sa gloire et devenir le flambeau, la lumière de tous les peuples. Il dit encore que son sépulcre sera glorieux ; il parle avec la précision d'un témoin oculaire du sort futur de la nation juive et de l'inconcevable aveuglement dont elle est restée frappée jusqu'à nos jours.

Ah ! que ne puis-je développer plus au long ces choses merveilleuses ? Mais il me faut abréger et arriver à l'époque de la captivité de Babylone ; c'est aussi la dernière période de la prophétie et comme le dernier signal de l'arrivée du roi : voici qu'il vient ! Daniel énumère et décrit les quatre

empires qui se succèdent jusqu'à ce temps, il compte même les semaines d'années qui restent encore et prenant comme point de départ la reconstruction de la Ville Sainte, il nous mène jusqu'au jour où se fera la manifestation du Messie en Israël. Aggée annonce l'ébranlement pacifique de l'univers qui coïncidera avec sa naissance ; il prédit aussi que la gloire du temple relevé par Zorobabel surpassera celle du temple de Salomon, parce que, si inférieur qu'il fût par la richesse et l'éclat matériel, ce second temple devait voir dans son enceinte le Messie en personne. Zacharie le montre venant vers la fille de Sion, pauvre et humble, monté sur le petit de l'ânesse. Malachie, enfin, termine en désignant le précurseur auquel il confie le soin de montrer du doigt Celui que cinquante siècles avaient prophétisé... et puis, après Malachie, un grand silence commence à se faire.

Ce n'est pas toutefois que les temps soient accomplis : il reste même trois grands siècles à traverser encore, mais pendant toute cette époque plus de prophéties, plus d'oracles : c'est le silence, à peu près, selon une comparaison célèbre, comme à l'entrée triomphale d'un monarque. Dès que la tête du cortège a paru et qu'on a dit : « Il arrive ! » le bruit des voix de la foule expire aussitôt ; et ce bruit est remplacé par le silence de l'attente et du respect. Ainsi, au voisinage du temps marqué pour l'arrivée du Roi des Rois, cessait le bruit des voix prophétiques qui l'annonçaient, mais à ce bruit succèdent non seulement le silence, mais l'attente qui devenait plus vive et plus universelle que jamais. Non, ce n'était pas seulement la Judée qui attendait, mais dans le monde entier l'histoire signale partout les mêmes préoccupations : *Et erit expectatio gentium* (Gen., XLIX, 10) ; et nous voyons qu'au moment où César-Auguste ouvrait, après je ne sais combien de guerres et de batailles, une ère toute pacifique par le dénombrement dont parle S. Luc, toute la terre était saisie d'un secret pressentiment : je ne sais quoi de mystérieux avertissait l'humanité qu'il allait se passer quelque chose de considérable, de capital, de décisif dans l'ordre de ses destinées éternelles.

On était, lisons-nous dans les auteurs de l'époque, généralement imbu de cette opinion, et cela d'après une antique tradition religieuse, qu'en ce temps même il arriverait que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortirait le maître du monde. Et quels sont ceux qui parlent ainsi ? Ce sont des historiens profanes qui font autorité auprès de tous ; c'est Tacite, c'est Suétone qui relatent un fait tel qu'ils l'ont eux-mêmes constaté. Et que dire encore de Virgile, le grand poète de Rome qui, placé lui aussi sous l'influence du pressentiment général et s'inspirant de tout ce qu'il trouvait dans la tradition et l'attente commune, faisait appel à sa muse pour chanter un enfant mystérieux sur le point de paraître et disait en propres termes dans sa quatrième églogue : « Les derniers temps dont parle la Sybille sont enfin arrivés : le cours immense des siècles va commencer de nouveau. Un régénérateur va être envoyé du plus haut des cieux, par qui cessera l'âge de fer qui a duré jusqu'ici et qui fera lever l'âge d'or par tout le monde. »

Les choses donc en étaient là ; toute la loi mosaïque se trouvait enceinte de ce Messie tant désiré par les antiques Patriarches ; le monde entier était recueilli et se tenait sur l'expectative ; les temps, selon la profonde expression de S. Paul, étaient pleins : *Venit plenitudo temporis* (Gal., IV, 4), ce qui veut dire, si je ne me trompe, qu'ils étaient arrivés au terme de leur mystérieuse grossesse, car ils n'avaient fait autre chose en poursuivant leur cours, que préparer, disposer et porter l'avènement du Christ. Oui, je le répète, les choses en étaient là lorsque 5000 ans environ depuis le commencement où Dieu fit l'homme sur la terre ; 3000 ans depuis le déluge, et 2000 ans depuis la vocation d'Abraham ; 1500 depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte, en la 42e année de l'empire d'Auguste, au sixième âge de l'humanité, tout l'univers étant en paix ; au moment même où le sceptre commençait à sortir de Juda selon la mémorable prophétie de Jacob ; de la race de David et de Salomon, selon la prophétie de David lui-même ; à Bethléem de Juda, selon la prophétie de Judée ; dans la soixante-cinquième semaine d'années depuis la restauration de Jérusalem, d'après la prophétie de Daniel, apportant avec lui l'annonce de la paix, selon la prédiction de tous les prophètes, Celui qui, un peu plus tard, devait rallier à lui les nations, et par sa croix devenir effectivement leur lumière, se levait à notre horizon, précédé des innombrables voix de la prophétie et environné de l'attente séculaire du monde comme d'une immense auréole de gloire, mais d'une gloire qui celle-là, j'en jure par l'éternelle Vérité, n'était pas à la taille de l'homme, qui dépassait toute la mesure de l'homme, qui enfin ne pouvait convenir qu'au Fils de l'Eternel, Eternel lui-même, parce que seul l'Eternel contient tous les temps dans son indivisible durée et que devant lui seul l'avenir et le présent et mille ans sont comme un jour.

Aussi, considérant toutes ces choses, mettant les espérances et les prédictions de cinquante siècles en regard de leur étonnant accomplissement, j'aperçois une clarté cent fois plus prodigieuse que celle qui éclaira jadis la nuit mémorable de Noël. Non, je ne sais plus comment approcher de cette crèche qui m'apparaît vénérable à l'égal du ciel : comme Moïse s'avançant vers le buisson ardent, j'ôte ma chaussure, je fléchis les deux genoux, et dans cette attitude d'adoration, je dis avec une émotion qui me gagne tout entier : « Oh ! je vous reconnais, Jésus-Christ. Je vous reconnais, Dieu éternel et Fils du Père éternel, vous qui, voulant consacrer la terre par votre très miséricordieux avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis la conception, naissez fait homme à Bethléem de Juda, de la Vierge Marie ! »

II

Voilà donc, mes chers amis, comment, dans la seule préparation et dans la seule annonce de sa

venue, se projette sur Jésus-Christ l'éclat d'une gloire qui ne peut appartenir à un autre qu'au Fils unique de Dieu : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.* Mais ce serait bien autre chose encore si, changeant de point de vue et nous plaçant maintenant à deux mille ans en arrière, nous venions à en considérer les suites, si, d'un poste d'observation d'où l'on puisse embrasser d'un seul coup toute l'étendue de l'espace et de la durée, nous cherchions à nous rendre compte de ce qu'a produit ici-bas l'arrivée du Désiré des anciens âges. Ah ! quel tableau s'offre alors à mes regards ! Je vois l'humble Marie appelée bienheureuse parmi toutes les générations, ses autels élevés du levant jusqu'au couchant, et ses images vénérées dans toutes les contrées que le soleil éclaire. Je vois son bonheur devenu le bonheur d'une innombrable Eglise, les nations bénies dans le fruit de ses entrailles, l'idolâtrie renversée, les Césars dépossédés par les Pontifes, la force du monde étonnamment renouvelée, et surtout la sainteté, cette fleur exotique qui ne peut venir que du ciel, enfin acclimatée sur terre. Mille choses étonnantes se présentent à la fois. Non, je ne puis dire combien de dévouements héroïques cette crèche a inspirés, combien de grands elle a fait volontairement descendre du faîte des honneurs, combien de pauvres elle a rendus contents de leur sort, et combien de riches désireux de partager la condition des pauvres. Je ne puis dire combien elle a suscité de martyrs, de pénitents et de vierges, combien elle a répandu de pureté, d'abnégation, de renoncement parmi cette masse corrompue et viciée qui s'appelait le genre humain. Je ne puis dire non plus combien de larmes elle a séchées, combien de cœurs elle a consolés, combien d'âmes elle a sauvées.

Et qui, mes chers amis, sinon l'Enfant de Bethléem, a apporté la charité parmi nous, la charité dont les anciens ne connaissaient même pas le nom ? Qui a révélé à l'homme la dignité de l'homme sans acception de personnes, de conditions et de castes ? Qui a montré dans la faiblesse, quelle qu'elle soit, la raison même qui commande le respect et la déférence ? Qui a changé les mœurs publiques ? Qui a relevé les mœurs privées ? Qui, encore une fois, sinon Celui dont la naissance est saluée tous les ans par l'explosion de joie qui paraît en la fête de Noël ? La crèche n'a-t-elle pas réalisé la fable d'Orphée ? Vous savez que la mythologie avait inventé je ne sais quel héros qui par les doux accents de sa lyre apprivoisait les animaux sauvages et domptait les bêtes les plus féroces. C'était peut-être une corruption de l'oracle d'Isaïe disant qu'au temps du Messie, le loup vivrait avec l'agneau, le léopard avec le chevreau ; que le lion, la génisse et le bélier viendraient aux mêmes pâturages. Quoi qu'il en soit, c'est bien à Bethléem qu'est apparu le véritable Orphée, lui qui, par sa beauté, par son amabilité divine, par sa justice, par sa douceur, par sa grâce, par sa vertu, par sa force, par son sacrifice, a fait entendre aux âmes une parole enchanteresse, une parole qui a changé tant de loups en agneaux dociles et tant de lions en brebis.

Aussi quelle heure solennelle la venue de Jésus-Christ n'a-t-elle pas sonnée dans l'histoire ! Le son en fut si retentissant que nous en percevons encore les lointaines vibrations, et que jusqu'à la fin des siècles l'année ne cessera plus d'annoncer à l'année l'apparition de Celui qui, plus grand que le monde, a un jour touché le monde de ses pieds.

Faites attention, je vous prie, à la chronologie : il y a une suite dans les années et chaque année porte son numéro d'ordre. Nous sommes en 1911. C'est ainsi que tous les peuples civilisés parlent. Or, je cherche l'origine de cette ère et le point de départ de cette supputation. Je me demande quel a pu être l'événement immense et décisif, de taille à dominer ainsi tous les plus hauts sommets de l'histoire jusqu'à y marquer le point de repère supérieur par rapport auquel on suppute tous les temps.

Est-ce l'apparition de l'homme sur la terre ? Non. Le déluge ? Non. C'est alors quelque grande révolution, c'est quelque changement radical et profond dans la marche du monde ? Sans doute, mais encore ! Hé bien, c'est tout simplement le fait qui s'est passé dans une froide nuit de décembre, lorsqu'une humble Vierge de Juda, étant arrivée à Bethléem et n'ayant pas trouvé de place dans les hôtelleries, alla se réfugier dans une étable, et y mit au monde un enfant qu'elle enveloppa de langes et qu'elle posa dans une crèche ; cette nuit-là devenait pour toujours le zénith de l'histoire et le point culminant des âges. C'est donc vous, ô Dieu, oui, vous-même qui avez traversé le flot du temps et avez laissé sur cette route mobile et inconsistante, sur ces eaux coulantes la trace impérissable de vos pas : *In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis !* Les temps vous ont vu, Seigneur : *Viderunt te aquæ, Deus, viderunt te aquæ !* Et comme autrefois le Jourdain s'arrêta, laissant un libre passage à l'Arche d'Alliance, symbole de votre présence et de votre protection, ainsi ce temps s'est pour ainsi dire arrêté, et après, il a recommencé un nouveau cours, annonçant ainsi à tout ce qu'il emporte avec lui qu'un jour Dieu est venu visiter le monde, que le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Voilà désormais le mot d'ordre que le jour qui fuit laisse au jour qui commence, et l'année qui s'écoule à l'année qui arrive ; c'est le continuel murmure du temps faisant écho aux cloches de l'*Angelus* et publiant à sa manière l'immortelle, la divine gloire de Celui qui, trouvant toute gloire humaine au-dessous de lui, a choisi pour y naître une demeure d'animaux et pour y mourir une croix délaissée.

Et de fait, je vous le demande, mes amis, qui donc pouvait émouvoir le monde jusqu'à ces profondeurs et produire une telle impression en traversant le temps, sinon Dieu ? Il y a cent ans que des hommes, pris d'un vertige d'orgueil, croyant avoir enfin par une terrible révolution placé la société humaine sur ses véritables bases, essayèrent de prendre la place de Jésus-Christ sur ce sommet culminant de l'histoire où se fait le départ des temps. Tout le calendrier fut refait de fond en comble, l'ère chré-

tienne abolie, l'ère révolutionnaire légalement instituée et l'on disait en ce temps-là : l'an II, l'an III, l'an X ; on alla bien jusqu'à l'an XII. Après quoi force fut de recommencer à parler comme le reste du monde civilisé, et de reprendre cette chronologie commune qui atteste par les mots eux-mêmes que l'avènement de Jésus-Christ a été l'avènement cardinal et comme le gond sur lequel porte et roule l'histoire tout entière. Ils ne réussirent donc pas. Mais encore, quand ils auraient abouti dans leur dessein, ils n'auraient fait qu'ôter le signe, ils n'auraient pas ôté la chose, car la chose, c'est que la venue de Jésus-Christ a pris dans la mémoire et l'appréciation de la conscience humaine une place que seul le vrai Dieu pouvait y prendre, et cette chose-là défiera éternellement tous leurs complots.

En effet, s'il s'est jamais trouvé des hommes ici-bas qui aient affecté les honneurs divins ou y aient été élevés par la postérité, le mensonge, mis au plein jour de l'histoire, paraît avec une telle évidence qu'il ne supporte même pas les préliminaires de la discussion ; non, ce n'est pas d'hier qu'on s'est exercé à faire paraître Dieu en terre et à lui donner une figure humaine : les mythologies anciennes, et à une époque plus rapprochée, les Evangiles apocryphes donnent exactement la mesure de ce que peuvent en ce genre l'imagination ou l'imposture ; aussi avec quelle assurance, devant ces dieux d'invention humaine, la conscience humaine ne prononce-t-elle pas : Cela ressemble à Dieu, tout comme la nuit ressemble au jour, ou la caricature au portrait ; ce qu'il faudrait au juste pour y faire paraître le cachet du divin que l'on n'invente pas, je ne saurais le dire, mais ce que je vois à n'en pouvoir douter, c'est qu'il n'y faudrait rien de ce que l'on y a mis.

Pour Jésus-Christ, au contraire, tout est arrivé à l'encontre de ce qui s'observe chez les autres ; il a paru sur la terre à l'époque la plus historique du monde ; sa vie est restée exposée depuis au plus grand jour de l'observation et de la critique, et ainsi percé à jour, il s'est donné pour vrai Dieu par ses affirmations, ses actes et toute la teneur de son existence. Regarde bien, ô monde, regarde ! c'est ainsi que naît, que vit et que meurt un vrai Dieu, le vrai Dieu fait chair. Et néanmoins, malgré tant d'observations et de recherches, personne n'a encore pu expliquer Jésus-Christ d'une manière tant soit peu satisfaisante pour le bon sens, en le raccourcissant aux proportions d'un homme ; Jésus-Christ est demeuré une insoluble énigme pour tous ceux qui ont tenté de lui enlever l'auréole de la divinité ; la conscience, mise en face de l'Evangile, se sent de plus en plus subjuguée par cette inimitable simplicité qui, en tout ordre de choses, caractérise le mouvement normal d'un être resté à sa vraie place ; enfin, chaque fois qu'une bouche de blasphème s'ouvre pour dire : « Vous n'êtes pas le Fils du Dieu vivant, » la négation même prouve que ses auteurs n'étaient pas fort assurés de le dire ; on sent des hommes qui font effort pour se mentir à eux-mêmes et au genre humain, et qui, tout émus malgré eux par cette adorable figure qu'ils n'osent fixer en face, ne laissent échapper qu'en tremblant la parole horrible. On y trouve des correctifs comme ceux-ci : *Qu'arracher de ce monde le nom de Jésus-Christ, ce serait l'ébranler jusqu'aux fondements ; qu'entre lui et Dieu on ne distinguera plus ; que son culte se rajeunira sans cesse ; que son histoire provoquera des larmes sans fin, qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus.*

J'ai cité textuellement leurs propres aveux, mes chers amis ; mais en citant, il me semblait entendre ces démons qui, dans l'Evangile, sortaient, criant et disant : « Nous savons qui vous êtes, ô le Saint de Dieu ! » (Luc, IV, 34).

* *

Maintenant donc, ô Marie, montrez-nous votre bel enfant pour que nous l'adorions ; nous avons vu sa gloire : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre,* car, s'il est Celui que les siècles précédents désiraient voir venir, Celui que les siècles subséquents attestent, par leurs noms mêmes, comme étant venu, il est donc le Roi, il est le Maître des siècles, et à ce Roi immortel des siècles est dû honneur et gloire. Oui, au commencement était le Verbe, et le Verbe était chez Dieu, et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ; mais pourquoi a-t-il habité parmi nous ? Pour donner à tous ceux qui le recevront le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; c'est ce que disent ses langes, c'est ce qu'annonce sa crèche, c'est ce que témoigne ce nom de Sauveur sous lequel il se fait annoncer. Oh ! recevons-le, mes chers amis, et de telle sorte qu'ayant vu sur terre la gloire de son Incarnation, nous soyons admis à jouir éternellement de l'ineffable et infinie splendeur de sa Divinité. Ainsi soit-il.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

II

LA BEAUTÉ DE LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

C'était quelques semaines après l'apparition de l'Immaculée à Lourdes. Malgré la prohibition de l'autorité civile et les palissades dont on avait entouré la grotte de Massabielle, les foules continuaient d'affluer sur les bords du Gave, répondant à l'invitation de la Vierge qui avait dit : « Je veux qu'on vienne ici en procession. » Les uns étaient conduits par la piété, les autres un peu aussi par la curiosité. Aussi, après être allés s'agenouiller devant le rocher que Marie avait sanctifié par sa présence, se rendaient-ils au moulin de François Soubirous, afin d'y voir et d'y questionner son heureuse enfant, la petite voyante Bernadette.

Or, un jour, un de ces visiteurs, M. de Rességuier, ancien député, demanda à la pieuse enfant : « La Sainte Vierge était-elle bien belle ? — Oh ! oui, » répond Bernadette. Montrant alors les dames et jeunes filles qui l'accompagnaient et qui constituaient l'élite de la haute société de Pau : « Etait-elle aussi belle que ces dames et ces demoiselles ? —

Oh ! c'était bien autre chose que tout cela ! » Et en effet, il suffisait que la belle Dame se montrât à elle pour que Bernadette oubliât le monde qui l'entourait et que, ravie en extase, elle ne sentît même plus la flamme du cierge qui brûlait ses mains.

I

« *Ave, gratia plena.* Je vous salue, pleine de grâce. » C'est cette céleste beauté de Marie que l'archange saluait à Nazareth. Même physiquement, en effet, la T. S. Vierge était pleine de grâce. La beauté de son âme transparaissait à travers sa chair virginale et se reflétait sur son visage et dans toute sa personne. S. Denys l'Aréopagite, qui eut le bonheur de la contempler au cours de sa vie terrestre, raconte dans un de ses écrits que s'il n'eût pas su qu'elle était une simple créature, il l'eût prise pour une divinité et se serait prosterné devant elle pour l'adorer.

Et cela est vraisemblable. La T. S. Vierge ne mit-elle pas au monde N.-S. Jésus-Christ, que le prophète appelait « le plus beau des enfants des hommes » ? Or s'il est vrai que les enfants ressemblent ordinairement à leurs parents, que les fils tout spécialement ressemblent habituellement à leur mère, il n'est pas étonnant que mère du plus beau des enfants, la T. S. Vierge ait été elle-même douée physiquement d'une grande beauté.

Mais, hâtons-nous de le dire, celle-ci ne ressemblait en rien aux beautés charnelles dont le démon se sert pour séduire les hommes et qui ne sont trop souvent qu'un piège pour la vertu. La beauté de Marie, loin de porter au mal, sanctifiait tous ceux qui la contemplaient. Elle répandait autour d'elle comme une atmosphère de sainteté. Le visage, m. f., est le miroir de l'âme. De même que la colère défigure ceux sur lesquels elle exerce son empire, de même qu'on lit dans les yeux de l'impudique la flamme honteuse dont il brûle, sur la figure de l'avare la passion sordide dont il est l'esclave, ainsi sur le visage virginal de Marie se reflétaient la modestie, la pureté, la douceur, la bonté, toutes les vertus en un mot dont son âme était remplie. Ce reflet transfigurait toute sa personne et lui gagnait en même temps que le respect l'amour de tous ceux qui l'approchaient.

Oui, la T. S. Vierge était pleine de grâce en son corps, parce qu'en ce corps habitait une âme qui était elle-même toute belle, toute pure, toute sainte, toute remplie de la grâce de Dieu.

II

Ave, gratia plena. Pleine de grâce. Marie le fut dès sa conception, dès le premier instant de son existence.

Les autres saints ont au cours de leur vie reçu de nombreuses grâces de Dieu, ils ont fait le bien, amassé des mérites, ils sont parvenus à une éminente sainteté. Mais cette sainteté, leur âme n'en a pas toujours été revêtue. Plus privilégiés encore, Jérémie et S. Jean-Baptiste furent sanctifiés dès avant leur naissance, mais il y eut cependant un moment où leur âme appartenait au démon, où leur âme était privée de la grâce et souillée par le péché. Bien que leur péché ait été effacé, leur âme n'a point pour cela joui de la beauté qu'elle aurait possédée si le péché ne l'avait jamais maculée. De même, une étoffe neuve qu'on a tachée a beau être lavée, le nettoyage qu'elle subit ne lui rend pas son lustre premier.

Seule, Marie fut toute belle dès le premier instant de sa conception, seule elle fut toujours en état de grâce, toujours pure, toujours sainte. Et qui dira l'abondance de grâces dont, dès ce moment, elle se vit comblée ! C'est un principe émis par les Pères et les Docteurs de l'Eglise, que Dieu proportionne les grâces à la vocation à laquelle il appelle ses créatures. De quelles grâces, dès lors, ne dut-il pas combler la T. S. Vierge, qu'il avait choisie pour être la mère du Rédempteur, la corédemptrice du genre humain, la Reine du ciel et de la terre !

Comme autrefois lorsqu'il s'était agi de créer le premier homme, la Trinité tient conseil avant de créer l'âme très pure de Marie. « Faisons l'homme à notre image, » avait dit Dieu avant de créer Adam et Eve ; « Faisons Marie à notre image, » dit à nouveau la Trinité trois fois sainte, et Dieu le Père la comble de ses grâces comme sa fille bien-aimée en qui il met toutes ses complaisances ; Dieu le St-Esprit l'enrichit de ses dons comme son épouse ; Dieu le Fils surtout la fait bénéficier d'avance des mérites de sa Passion et de sa mort et met tout son amour à faire d'elle une mère digne de lui.

Mais là ne s'arrête pas la sainteté de Marie. Jusqu'ici elle n'a fait que recevoir, mais elle va maintenant mériter. Tous les Docteurs s'accordent pour affirmer que par un privilège spécial, la T. S. Vierge a joui de l'usage de sa raison dès le premier instant de son existence. Or, cette raison, Marie ne s'en sert que pour correspondre aux grâces dont Dieu l'a enrichie et les faire fructifier. Quel accroissement de grâces n'a-t-elle pas mérité par cette fidélité qui ne connut aucune interruption et à plus forte raison aucun recul !

Nous avons reçu la grâce de Dieu au baptême ; nous l'avons conservée jusqu'au jour où notre raison s'est éveillée, mais, comme jusque là nous n'étions pas capables de faire le bien, elle est demeurée en nous stationnaire, sans subir aucun accroissement. A peine avions-nous l'usage de la raison que nous l'avons fait servir non pas à honorer Dieu et à grandir en sainteté, mais pour l'offenser, hélas, et perdre ainsi la grâce et la belle innocence de notre baptême. Nous la retrouvons, il est vrai, chaque fois que nous nous approchons dignement du sacrement de Pénitence, mais trop souvent pour la perdre derechef par de nouveaux péchés, ce qui fait que nous grandissons peu en sainteté, notre vie étant une alternative de chutes et de rentrées en grâce avec Dieu.

Mais il n'en était pas ainsi de la T. S. Vierge. Non seulement elle fut conçue sans le péché originel, mais elle ne commit jamais le moindre péché actuel. Elle ne commit jamais aucun péché mortel capable

de lui faire perdre la grâce, jamais aucun péché véniel capable d'atténuer sa ferveur. Toutes ses actions, au contraire, étaient des actions saintes qui par conséquent la sanctifiaient davantage encore. Comblée de grâces par Dieu, elle faisait fructifier en elle ces grâces et Dieu récompensait le bon usage qu'elle en faisait en lui en accordant toujours de nouvelles.

Supposez, m. f., qu'on vous donne un franc, en vous promettant de doubler cette première mise de fonds chaque fois que vous en aurez fait bon usage. Ce franc deviendra deux francs, puis quatre, puis huit, puis seize, puis trente-deux, puis soixante-quatre, puis cent vingt-huit francs, et bientôt ce sera une fortune colossale que vous posséderez. Or voilà, m. f., le progrès qu'a fait la grâce en Marie. Etonnez-vous alors qu'après quinze ans d'une aussi sainte vie, l'ange Gabriel se soit incliné devant elle et l'ait saluée « pleine de grâce » !

III

Réjouissons-nous, m. f., de cette abondance de grâce. Marie n'est pas une étrangère pour nous : elle est notre mère. Or si, sur la terre, on s'honore de posséder des parents riches, quel honneur pour nous de posséder au ciel une mère si riche en grâce et en mérites, une mère si belle, si pure, si sainte ! On raconte que quand Judith eut coupé la tête à Holopherne, mis en fuite son armée et délivré Béthulie, les prêtres et les habitants de cette cité vinrent au devant d'elle et l'acclamèrent en lui disant : « *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple. » Ces paroles, l'Eglise nous les fera chanter ce soir en l'honneur de la T. S. Vierge. Elle aussi est la gloire de la Sainte Eglise, la joie de tous les fidèles et l'honneur du peuple chrétien.

Ce n'est pas seulement un honneur pour nous d'avoir au ciel une mère si riche en grâce, c'est aussi un bonheur, car notre pauvreté a tout à gagner d'une telle parenté. La T. S. Vierge n'est pas comme ces parents riches qui dédaignent leurs parents pauvres, refusent de les reconnaître et de leur venir en aide. Elle ne demande qu'à nous faire bénéficier de son abondance et à nous enrichir de son superflu. Pleine de grâce, elle met ses mérites surabondants à la disposition de l'Eglise qui nous en fait la répartition par le moyen des indulgences.

Non seulement la Sainte Vierge nous abandonne ses mérites et les grâces dont elle a été comblée, semblable à une mère qui se dépouille pour revêtir ses enfants, mais elle est prête à solliciter de Dieu pour nous les grâces dont nous avons besoin. C'est pour cela que l'Eglise l'appelle la « mère de la divine grâce, *mater divinæ gratiæ.* » C'est par elle que toutes les grâces temporelles et spirituelles nous sont données. Recourons donc à elle avec confiance. Si nous ne méritons pas d'être exaucés par Dieu, Marie qui est pleine de grâce, Marie qui a trouvé grâce devant Dieu, le sera pour nous. Ainsi soit-il.

POUR UNE RÉCEPTION D'ENFANTS DE MARIE

LE BONHEUR D'APPARTENIR A MARIE

Mes chères enfants,

Quand une jeune fille comme vous songe à se faire ouvrière ou domestique, quel est son premier soin ? C'est de prendre des informations sur sa future patronne. Est-elle riche ? est-elle bonne ? Voilà ce qu'il importe de savoir.

En vous engageant aujourd'hui au service de la Sainte Vierge, en demandant à faire partie de la Congrégation, il me semble que vous vous posez les mêmes questions : Quels avantages puis-je espérer de cette démarche ? Marie sera-t-elle pour moi la riche maîtresse et la mère très bonne que mon cœur a rêvée ? Rassurez-vous, mes enfants ; votre espérance ne sera point trompée, mais plutôt surpassée de beaucoup par la réalité.

I

En Marie, vous trouverez d'abord une *reine* d'une puissance, d'une richesse, d'une magnificence incomparables. Son empire est aussi vaste que le monde et s'exerce sur toutes les créatures de Dieu.

Le démon lui-même n'y échappe pas. Depuis le jour où le Seigneur prédit au serpent infernal qu'une femme lui écraserait la tête, que d'humiliantes défaites la Sainte Vierge n'a-t-elle pas infligées à l'esprit de ténèbres ! Que d'âmes ne lui a-t-elle pas ravies ! Que de mal ne l'a-t-elle pas empêché de faire ! Aussi, après Jésus, Satan ne redoute-t-il rien plus que Marie. La seule invocation de ce nom béni le met en fuite et lui arrache les plus horribles hurlements.

On exorcisait un jour un possédé. « Je te le commande au nom de Marie, disait le prêtre, esprit mauvais, quitte ce corps et cesse de le tourmenter. — Marie, répondit le démon, ah ! ne prononce pas ce nom, je ne puis l'entendre, il me fait mal. Que vous êtes heureux, vous autres hommes, d'avoir une telle mère ! Ah ! si j'avais comme vous Marie pour moi, je ne serais plus en enfer ! »

Marie règne aussi sur la terre, mais son empire ne s'impose pas au moyen de la contrainte : il respecte la liberté des hommes. Il n'en est pas moins universel. Jetez un regard sur le monde : y voyez-vous une reine honorée comme la Sainte Vierge ? L'architecture lui a élevé de magnifiques cathédrales, de somptueuses basiliques, une foule de chapelles et de sanctuaires. La sculpture a placé d'admirables statues sur ses autels ; la peinture lui a dédié ses plus beaux chefs-d'œuvre. Il n'est presque pas de grand peintre qui n'ait essayé de reproduire sa virginale beauté.

Dans chaque église, un autel lui appartient, on dirait comme de droit. D'innombrables temples l'ont pour patronne et beaucoup d'entre eux voient les fidèles accourir de tous les points de l'horizon et se presser dans leurs murs. Lyon les regarde gravir la colline de Fourvière ; ils s'enfoncent dans les gorges

des montagnes du Quercy pour porter leurs hommages à N.-D. de Roc-Amadour ; les Pyrénées sont fières d'abriter N.-D. de Lourdes ; la Picardie honore N.-D. de Liesse ; à Marseille, c'est N.-D. de la Garde qui domine les flots de la Méditerranée et fait l'espoir du matelot ; en Suisse, c'est N.-D. des Ermites, en Italie N.-D. de Lorette, à Paris N.-D. des Victoires.

Pénétrez dans ces sanctuaires. Voyez comme on la fête, comme on l'honore, comme on l'invoque. Partout son culte est lié pour ainsi dire au culte de Jésus ; et les fidèles, après avoir adoré la Croix et la Sainte Hostie, vont offrir leurs hommages à Marie. Dans tous les offices, quelque chant retentit en son honneur ; quand un malheur menace l'Eglise et la société, c'est vers elle que se tournent tous les regards, que s'élèvent toutes les prières.

Des églises si vous passez dans les maisons, quel beau spectacle encore ! N'est-il pas vrai que l'amour de Jésus et l'amour de Marie se confondent en quelque sorte dans nos âmes ? Oui, nous les unissons dans nos affections comme ils furent unis dans leur vie ; chaque matin et chaque soir, après avoir invoqué Dieu notre père, nous saluons Marie de nos *Ave ;* nous mettons sous sa protection le jour qui commence et la nuit qui tombe ; son scapulaire et sa médaille couvrent notre poitrine comme un bouclier ; souvent entre nos doigts glissent les grains du chapelet sur lesquels nous recommençons sans nous lasser jamais la même prière.

De Marie comme du soleil il est exact d'affirmer que personne ne peut se soustraire à son empire, ou plutôt résister à ses charmes. La dévotion à la Sainte Vierge, c'est aussi bien la dévotion de l'homme que de la femme, de l'enfant comme du vieillard, de l'homme des champs comme du soldat, du riche comme du pauvre, du savant comme de l'ignorant, de l'innocence comme du repentir. N'est-elle pas merveilleuse, cette inclination universelle des cœurs vers Marie ?

Mais plus grandiose et plus magnifique encore est la gloire de Marie dans le ciel. S. Jean qui l'avait entrevue dans une vision cherche dans la nature ce qu'il y a de plus lumineux pour en faire l'ornement de Marie. « J'ai vu, dit-il, une femme dans le ciel ; elle était revêtue du soleil, douze étoiles formaient sa couronne et la lune était sous ses pieds. » (Apoc., XII, 1).

Mais, ô astres du ciel, quelque radieux que vous soyez, Marie a une couronne plus belle que vous. Ce sont toutes ces innombrables légions des élus qui l'entourent et reconnaissent en elle leur reine, ces prophètes qui l'ont annoncée, ces apôtres qui l'ont vue de leurs yeux, ces martyrs auxquels elle a appris la patience et la résignation, ces vierges qu'elle a guidées dans les sentiers de la pureté.

Toutes les hiérarchies des anges s'inclinent également devant Marie. Quand un de leurs princes était descendu dans sa pauvre maison de Nazareth pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, il l'avait saluée avec respect : *Ave, gratia plena.* Ce sont maintenant tous les esprits bienheureux qui la vénèrent et d'un bout du ciel à l'autre, sur des harpes d'or, ils redisent ce chant glorieux : *Ave, regina cœlorum ; ave, Domina angelorum.*

Mais que dis-je ? Ce ne sont pas seulement les saints et les anges, c'est Dieu lui-même qui daigne reconnaître la royauté de Marie et, si j'ose dire, se soumettre à son empire. Autrefois, à Nazareth, il lui obéissait comme un fils à sa mère. Les choses n'ont point changé. Quand Marie parle à Jésus, ses moindres désirs sont pour lui des ordres, ses prières ne restent jamais inefficaces, la grâce les suit toujours. Bref, pour tout résumer en un seul mot, Marie est toute-puissante sur le cœur de Dieu.

II

En voilà assez, il me semble, pour vous donner une idée de la grandeur de la Sainte Vierge et pour vous rendre fières et heureuses d'avoir une telle reine à servir. Mais ce qui va mettre le comble à votre bonheur, c'est d'apprendre combien elle est bonne et dévouée pour ses enfants.

On voit de grandes princesses que leurs richesses et leur dignité rendent orgueilleuses, dédaigneuses et égoïstes. Telle n'est point la divine Marie. Elle est la bonté même.

Lorsque j'ouvre l'Evangile, je la vois user de son autorité sur son divin Fils pour lui demander un miracle en faveur des époux de Cana dont l'embarras et l'inquiétude l'émeuvent : « Ils n'ont plus de vin, venez-leur en aide » (Jo., II, 3), dit-elle à Jésus. Cette prière est la preuve de la délicatesse, de la bonté de son cœur.

Lorsque j'ouvre les écrits des Saints, je les vois tous louer les grandes miséricordes de Marie. Nul n'en a mieux parlé que S. Bernard : « Pauvre pécheur, dit-il, crains-tu de t'adresser à Jésus que tu as offensé ? Recours à Marie, elle n'a rien qui puisse t'inspirer la frayeur. Elle est toute bonté, tout amour. » Et dans la belle prière du *Souvenez-vous* qu'il a composée, il se plaît à affirmer que jamais personne n'a invoqué vainement la Sainte Vierge.

Si j'écoute la voix des peuples, je les entends donner à Marie les noms les plus gracieux et les plus doux. C'est le « Secours des chrétiens, » le « Refuge des pécheurs, » la « Santé des malades, » la « Consolatrice des affligés. » C'est N.-D. de la Paix, N.-D. de Consolation, N.-D. de Pitié, N.-D. de Charité, N.-D. de Bonne Nouvelle, N.-D. de Bon Secours, et tant d'autres encore dont le nombre est presque incalculable.

Si j'entre dans les sanctuaires qui lui sont consacrés, que vois-je ? Des foules prosternées devant ses images, des supplications incessantes, des murs tapissés d'ex-voto, toutes choses qui attestent la confiance des chrétiens dans la bonté de Marie et la reconnaissance pour les bienfaits qu'ils en ont reçus.

J'en appelle à votre propre expérience, mes enfants. Avez-vous jamais prié la Sainte Vierge sans avoir été exaucées d'une manière ou d'une autre ? Vous êtes-vous jamais approchées d'elle sans devenir meilleures ? Lui avez-vous jamais confié vos

chagrins sans ressentir aussitôt une douce consolation ? Avez-vous crié vers elle à l'heure de la tentation sans voir immédiatement le démon prendre la fuite et cesser contre vous ses attaques ?

Je ne parle pas d'une multitude de grâces qui vous sont venues sans que vous vous en doutiez par les mains de Marie : baptême, éducation chrétienne, première communion, inspirations salutaires, remords après le péché, préservation de la mort après telle ou telle faute grave : tout cela faveurs de Marie. Je ne parle pas des peines ou des accidents auxquels elle vous a fait échapper, ni des faveurs temporelles dont elle vous a comblées, vous ou les vôtres. Mais je me contente de vous dire que la main miséricordieuse de Marie vous conduit du berceau à la tombe, répandant sur vous des grâces et des bienfaits à tout instant. A votre dernière heure, quand le démon tentera tout pour vous perdre, elle tentera tout pour vous sauver. Elle veillera à côté de votre lit de douleur, elle vous consolera, elle vous encouragera, elle vous introduira dans le ciel. O bonté, ô tendresse, ô sollicitude incessante du cœur de Marie !

* *

Quelle faveur pour vous, mes enfants, d'appartenir à une telle mère ! N'êtes-vous pas privilégiées de faire partie de sa grande famille chrétienne, et surtout de sa famille de choix, de sa Congrégation ? Ah ! venez donc avec joie contracter ou renouveler l'engagement de l'aimer, de l'honorer, de la servir, d'être tout à elle. Venez lui jurer une affection, une fidélité éternelles, et lui dire que vous voulez vivre et mourir à son service et dans son amour. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

III

3e Dimanche de l'Avent

UN TÉMOIGNAGE DU MESSAGER ROYAL

L'autorité juive d'abord indifférente ou incertaine à l'égard du mouvement créé par Jean-Baptiste annonçant l'approche du Sauveur et soulevant le peuple par le prestige de sa sainteté, finit par s'émouvoir quand elle apprit qu'en baptisant l'un des pénitents, le Précurseur s'était écrié : « Voici l'Agneau de Dieu, celui dont je vous ai dit : Il vient après moi un homme qui est plus grand que moi. »

I

Le monde juif n'a cessé de sonder l'horizon pour voir surgir le Sauveur ; maintenant, et à la suite de la campagne de Jean-Baptiste, il y a effervescence, l'atmosphère est saturée d'espérance, on s'attend à le voir paraître. Avec l'autorité et l'allure des grands prophètes, Jean-Baptiste publie la grande nouvelle.

Il accomplit des ablutions qui relèvent du sacerdoce. Ne serait-il pas le Messie qu'il annonce ?

Pourquoi désigne-t-il un autre que lui-même ? Le devoir du Sanhédrin est d'éclaircir toute cette question capitale. Le Sanhédrin est, depuis des siècles, le grand conseil national, composé de délégués des différentes classes, prêtres, docteurs, et anciens du peuple. Le vainqueur romain a réduit sa puissance, mais il conserve une haute autorité morale. Ayant donc délibéré, il a désigné une commission de membres chargée de se rendre auprès de Jean-Baptiste. Ce sont des prêtres, des lévites pour la plupart, appartenant à la secte des pharisiens, célèbres pour leur respect scrupuleux des observances extérieures.

Dès l'origine et par goût de l'ostentation, ils éprouvent de l'antipathie pour Jésus, qui se nourrit, s'habille comme tout le monde, n'offre aucune apparence singulière et surtout paraît n'avoir aucune naissance connue. On sait qu'il est le fils d'un charpentier, et pour eux, un si obscur individu, sans fortune, sans prestige, sans nom, ne saurait être proclamé le Sauveur de la nation juive, le Messie promis et impatiemment attendu. Jean-Baptiste, au contraire, leur inspire du respect, sinon de la confiance. C'est un personnage illustre, de noble origine, de race sacerdotale. Son père, Zacharie, a rempli au Temple les fonctions sacrées. Il en impose à tous par le prestige de ses pénitences ; il vit de sauterelles et couvre sa nudité d'un simple pagne fait de poils de chameau.

Il est quelqu'un dans le goût des pharisiens quant à sa tenue, il possède ce que les pharisiens prisent le plus : l'austérité de la vertu. Il est la vivante image du plus vénéré de tous les prophètes, Elie, idole de la nation juive. Ah ! si Jean n'était pas si intransigeant dans ses doctrines et si agressif contre les méthodes et l'esprit pharisaïques ! Et tandis que le peuple l'acclame sans arrière-pensée, les envoyés du Sanhédrin se présentent à lui avec crainte et prévention, mais avec toutes les apparences du respect et dans le secret espoir de le gagner à leur cause. Pourquoi Jean ne serait-il pas le Messie, et s'il ne l'est pas, pourquoi ne voudrait-il pas en jouer le rôle glorieux, afin d'éliminer cet autre dont il se dit le Précurseur ?

En lui disant : « Qui êtes-vous ? » c'est-à-dire : « Etes-vous le Messie et non pas un autre ? » il s'agit de lui faire répondre affirmativement et renier, par là-même, celui qu'il a présenté comme tel.

II

Jean n'est pas dupe. Ce n'est point un roseau mobile. C'est un caractère vigoureux, inaccessible à la vaine gloire. Sa seule ambition est d'être le clairon sonnant la venue du Messie, sa gloire, de s'anéantir devant lui, s'estimant moins encore qu'un esclave et ne méritant pas l'honneur de délier sa chaussure.

Jean a discerné le doute de ses enquêteurs ou plutôt leur duplicité. Energiquement il coupe net toute équivoque. Il insiste qu'il n'est pas le Christ attendu ; il le confesse hautement et se garde bien de le nier : « Moi, le Messie ? non, je ne le suis pas ! »

Ils savaient bien pourtant que Jean était le fils de Zacharie. Mais ils voulaient une réponse conforme

à leurs désirs. Jean a dévoilé leur proposition honteuse. C'est pourquoi, déçus et rougissants devant cette ferme réponse, ils battent en retraite, imaginant une question plus innocente et glorieuse pour Jean et plus naturelle en tout cas : « Soit ! Mais alors vous êtes, à n'en pas douter, le prophète Elie. » Tout Israël est ébloui par le prestigieux personnage national. On sait qu'il doit précéder le Messie quand il viendra juger les vivants et les morts. Puisque Jean, de son aveu, est le précurseur du Messie, nul doute qu'il ne soit Elie. — « Non, répond encore Jean, je ne suis pas Elie. »

Un jour, Jésus dira à ses disciples : « Vous voulez le savoir, c'est Jean lui-même qui est le prophète Elie. » Mais ces paroles s'expliquent aisément si on les rapproche d'un autre passage de la Sainte Ecriture. L'ange, en effet, avait déclaré à Zacharie : « Il marchera dans l'esprit et la vertu d'Elie. » Jean, de fait, par sa vie et par sa mission, rappelait tout à fait le prophète Elie. Mais il ne devait pas pour autant s'identifier avec ce saint personnage. Seules, leurs missions devaient se ressembler : Jean préparant le premier avènement du Messie comme Elie préparera le second. Toutefois, ce n'était pas au Précurseur de donner ces éclaircissements : il laissait à ses interlocuteurs le soin de les puiser dans la Bible.

Mais les députés ne s'arrêtent pas à scruter le sens de la réponse qui leur est faite. Déçus une seconde fois, ils reviennent à la charge : « Mais alors, ne seriez-vous pas le Prophète ? » Ils veulent s'assurer, non pas s'il est un prophète quelconque, mais s'il est le Prophète dont parle Moïse : « Dieu suscitera un prophète du milieu de vos frères et vous lui obéirez comme à moi. » (Deut., XVIII, 18). C'est le Messie lui-même que désignait Moïse, mais les Juifs ignorent cette identification et les délégués du conseil voudraient attribuer à Jean un titre qu'ils refusent au Messie véritable. Jean répond encore simplement : « Je ne suis pas le prophète. » Et, sur de nouvelles instances, il ajoute : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la route du Seigneur ! »

Jean se compare à ce messager qui, lorsque le peuple israélite revenait d'exil à travers le désert, s'en allait en avant et criait : « Aplanissez les chemins pour Jéhovah ! » C'est comme s'il disait : « Je ne suis pas le Messie, mais seulement le héraut qui le précède et lui prépare la voie. C'est donc celui qui vient après moi qui est le Messie. Je ne suis qu'une voix, qu'un souffle qui s'évanouit dans l'air. » Quelle humilité, et en même temps quelle profonde vérité !

Les Pharisiens ne comprennent rien à ce langage. Ils deviennent arrogants. « Alors de quel droit baptisez-vous ? D'où vient cette témérité d'usurper une fonction sacerdotale, puisque vous n'avez aucun caractère d'autorité ? »

Jean ne se laisse pas intimider, mais gardant sa calme douceur, il se contente de définir le sens de son baptême : « Je baptise dans l'eau, mon baptême est une simple ablution corporelle, une disposition à la pénitence qui lave les âmes. Et il figure un autre baptême de celui qui vient après moi. Celui-là baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. Car son baptême n'est plus un symbole, mais une réalité surnaturelle purifiant la souillure des âmes. Et celui qui accomplira cette œuvre est déjà parmi vous. Vous ne le connaissez pas, parce qu'il s'efface volontairement, parce que sa nature est au-dessus de vos intelligences, parce que sa supériorité est inexprimable, parce que vous méconnaissez sa mission et sa vertu. Mais bientôt il va se manifester, dès que j'aurai terminé mon œuvre. »

* *

Tel est le témoignage de Jean-Baptiste devant les envoyés du Sanhédrin. Il fut rendu non pas dans une chambre close, mais dans une localité fréquentée, non loin du Jourdain, devant la multitude de ceux qui avaient reçu le baptême pénitentiel. Ce fut un acte de courage et de profonde humilité. « *Quo non ascendam ?* Où ne monterai-je pas ? » s'était écrié un jour l'ange de la révolte. Et jaloux, croit-on, de la glorieuse figure du Christ entrevue à l'horizon, il avait convoité sa gloire et refusé de l'adorer.

La gloire de Jean, qui doit être celle de toute âme chrétienne, fut de s'abaisser constamment. Nous devons lui emprunter sa devise : « *Oportet illum crescere, me autem minui.* Il faut que le Christ soit exalté au prix de mes abaissements, de ma diminution, de ma profonde humilité. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XI

L'HUMILITÉ

I. — S. Jean-Baptiste, interrogé par les Juifs, nous donne une leçon d'humilité. — L'humilité n'est pas une vertu naturelle, mais une vertu surnaturelle que le Christ a prêchée et pratiquée.

II. — En quoi consiste l'humilité : l'exacte connaissance de notre misère. L'humilité est la vérité. Tout ce qu'il y a de bon en nous est attribuable à Dieu seul. Devenir humble malgré les difficultés.

III. — L'humilité dans nos rapports avec Dieu ; exemples de Lucifer et du pharisien. L'humilité dans nos rapports avec le prochain : ses motifs.

Mes chers enfants,

S. Jean-Baptiste, dont la renommée de prophète s'était rapidement étendue au delà des rives du Jourdain, reçut, nous dit l'évangile d'aujourd'hui, une délégation de prêtres et de lévites, qui lui étaient envoyés par les Juifs. Ceux-ci, émus de sa prédication qui soulevait les foules enthousiastes, voulaient savoir s'il n'était pas le Christ, ou Elie revenu sur terre, ou tout au moins un thaumaturge. Avec une simplicité admirable, Jean ne voulut se reconnaître que comme la voix qui crie dans le désert pour préparer les routes du Seigneur. Et, plus modestement encore, il annonça la venue prochaine du Messie « des sandales duquel, ajoute-t-il, je ne suis pas digne de dénouer les courroies. »

I

Rien n'eût été plus facile au Précurseur que de prendre une attitude opposée. Tant de bruit s'était fait autour de son nom, tant de rumeurs couraient à sa louange que le peuple l'eût pris volontiers pour le Rédempteur depuis si longtemps attendu. Même en refusant de se prêter à cette usurpation et à cette imposture, il pouvait dévoiler la vérité entière et faire éclater la gloire de sa mission divine. Tout au contraire, il cherche à se diminuer ; il avoue volontiers qu'il n'est pas un des personnages dont on lui attribuait le nom ; mais il se garde bien d'affirmer ce qu'il est : le triomphant annonciateur du Messie. Bien plus, il s'efforce de s'anéantir, de s'absorber dans le rayonnement de Celui qui l'envoie et dont il signale la Majesté souveraine. S. Jean nous donne ici une leçon d'humilité que nous n'avons pas le droit de négliger.

L'humilité n'est point une vertu humaine. Les époques antiques l'ont totalement ignorée, et l'eussent-elles connue, elles l'auraient taxée de faiblesse. Notre nature égoïste, en effet, tend à se développer, à s'épanouir, fût-ce aux dépens des autres ; et la sagesse romaine, qui méconnaissait la force morale, condamnait tout ce qui s'opposait au rayonnement de la vigueur brutale. Pourquoi sommes-nous obligés d'ajouter qu'à mesure que le monde perd l'esprit du Christ, l'humilité tend, de nouveau, à se raréfier ? De nos jours l'orgueil, l'ambition, la soif de vaincre se développent comme à la période de la décadence impériale et se manifestent sur les terrains les plus inattendus. Pourquoi cela ? Parce que nous retombons peu à peu au niveau de notre nature dégradée que Jésus, pourtant, avait si magnifiquement élevée jusqu'à lui.

L'humilité est une vertu essentiellement surnaturelle. D'abord parce qu'elle est en opposition avec nos tendances instinctives ; or le propre des vertus n'est pas, comme au temps des philosophes grecs, de suivre la nature : c'est, au contraire, de la corriger, de la réformer, de la combattre sans cesse afin de l'améliorer. Ensuite, parce que l'humilité cadre admirablement avec les autres dons divins que le Christ nous a apportés. L'humilité complète la charité comme la justice. Il est difficile d'être équitable lorsqu'on se laisse dominer par sa vanité blessée ; les hommes fiers ont le cœur dur. Il faut être modeste pour se soumettre aux lois raisonnables, pour être bon, pour se sacrifier. Prenez une à une toutes les vertus chrétiennes, et vous verrez qu'elles supposent, sans exception, une grande simplicité de cœur. A la base de notre religion, n'y a-t-il pas, d'ailleurs, l'obéissance ; et l'obéissance elle-même n'est-elle pas un acte d'humilité ?

Il était donc nécessaire que le Messie, dans notre intérêt, nous apprît la pratique de cette qualité surhumaine. Mais il ne s'est pas borné à nous demander d'être « doux et humbles de cœur. » Il a aussi voulu prêcher d'exemple. Toute sa vie terrestre n'est qu'une longue suite d'humiliations volontairement recherchées. Dès sa naissance, il se choisit la famille la plus pauvre et le berceau le plus misérable ; toute son adolescence s'écoule dans l'obscure situation d'un fils d'ouvrier ; sa vie publique même est vouée à la pauvreté, aux contradictions, aux injures. Souvent, quand il opère un miracle, il impose le secret à ceux qui viennent de bénéficier de sa puissance. Enfin lorsqu'il meurt, dépouillé de tout, sur le gibet des esclaves criminels, il pousse l'humilité jusqu'à ses bas-fonds extrêmes ou jusqu'à son plus sublime sommet.

II

Puisque notre Maître nous enseigne d'une façon si éclatante, par ses paroles et par ses actes, l'importance de l'humilité, il nous faut réfléchir avec soin à la nature de cette vertu et au moyen de la réaliser en nous. Par opposition à l'orgueil, estime déréglée de soi-même qui fait qu'on se préfère aux autres et qu'on veut s'élever au-dessus d'eux, l'humilité consiste à considérer toutes ses faiblesses, ses imperfections, ses péchés, ses hontes, et à s'estimer au-dessous de tous. Elle mortifie notre amour-propre, comme les pénitences corporelles domptent les révoltes de notre chair. Elle nous rend conformes à Jésus qui daigna se faire homme et voulut être le plus méprisé, le plus calomnié de tous les hommes.

Vous voyez de suite les avantages qu'elle comporte. Tant que nous nous livrions à nos penchants, nous étions portés à nous considérer comme le centre de tout, à agir en vue de nous-mêmes : de là de multiples occasions de fautes. Sommes-nous devenus humbles ? Nous ne nous comptons plus pour rien ; nous rapportant uniquement à Dieu, nous n'agissons que pour lui. Et cela nous fait acquérir une foule de mérites. En un mot l'humilité est une immolation qui substitue à l'idole que nous nous étions faite de nous-mêmes, la divinité éternelle et sainte : ceci suffit à nous faire comprendre combien elle est agréable aux regards du Très-Haut.

« Mais, serez-vous peut-être tentés de dire, l'humilité semble incompatible avec la vérité. Nous ne pouvons pas ne pas reconnaître en nous des qualités et des mérites ; nous nous souvenons de nos bonnes actions. Comment, alors, sincèrement nous mépriser ou nous mettre en parallèle avec les pires rebuts de l'humanité ? » — L'objection n'est point nouvelle ; elle est très simple à résoudre. Qu'il y ait en vous, comme en tout être humain, beaucoup de choses excellentes, ce n'est pas douteux. Mais de qui les tenez-vous ? Est-ce vous qui avez déposé en vous-mêmes la faculté de penser, de sentir, de vouloir ? N'est-ce pas Dieu qui, en façonnant notre race, vous a donné tout ce que vous avez de bon ? Et s'il en est ainsi — comme c'est incontestable — qui donc, de Dieu ou de vous, a seul le droit de se glorifier de son chef-d'œuvre ? Retirez de vous-mêmes, par la pensée, tous les dons que vous tenez de la magnificence du Seigneur, sans les avoir mérités en aucune sorte. Savez-vous ce qui vous restera ? Exactement rien. Ou plutôt, pire que rien : vos ingratitudes, vos révoltes, vos péchés. Il n'y a pas là de quoi être fiers.

On pourrait peut-être objecter encore que, si misérable soit-on, on est toutefois supérieur à tant d'autres hommes privés de tout talent ou déchus jusqu'aux profondeurs du vice. Vain refuge de notre vanité. Cette prétention, pourtant déjà réduite, ne résiste pas à l'analyse. Si vous paraissez, en effet, aux yeux du monde, supérieur à tel ou tel autre, cela tient uniquement à ce que vous avez reçu de Dieu des faveurs plus considérables que certains de vos frères ; mais des faveurs purement gratuites, sur lesquelles vous n'aviez aucun droit strict. Si vous avez moins péché que les criminels, cela vient de ce que, mieux préservés par la grâce de Dieu, vous avez bénéficié de secours et d'appuis que les coupables n'ont pas eus dans la même mesure.

Le propre de l'humilité, ce n'est pas de nier nos avantages : c'est d'en reporter, avec reconnaissance, tout le mérite à Celui qui nous les dispensa si généreusement. C'est rendre à notre humanité ce qui lui revient : le néant ; et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire tout ce que nous avons de bien. Vous voyez donc que, loin d'être contraire à la réalité des choses, l'humilité c'est la vérité.

Il ne faut rien exagérer cependant. Je n'entends nullement vous dire que nous sommes les jouets de la Providence, destitués de toute liberté. Vous savez depuis longtemps le contraire. Mais le bon usage que nous faisons de notre liberté, tout en nous valant des mérites personnels, est une grâce que Dieu nous accorde. Que le Seigneur nous retire sa bienveillance et aussitôt nous roulerons dans les abîmes. Voilà pourquoi il n'y a rien, même dans nos talents, même dans nos vertus, qui soit de nature à nous enorgueillir.

La conclusion de cette théorie, c'est qu'il est nécessaire d'acquérir et de développer cette humilité si précieuse, qui nous maintiendra à notre misérable place, dans l'ordre universel et providentiel. Nous reconnaîtrons facilement que ce n'est pas une entreprise commode. Ainsi que nous le disions tout à l'heure, c'est contraire à toutes les tendances de notre nature, désorbitée depuis la faute originelle. Mais, parce qu'une œuvre est pénible à accomplir, est-ce une raison suffisante pour y renoncer, surtout lorsque cette œuvre est capitale, indispensable à notre salut ? Là comme partout, si nos propres forces sont insuffisantes, nous pouvons filialement compter sur l'aide que le Seigneur ne refuse jamais aux âmes de bonne volonté. Ne nous décourageons d'ailleurs pas si des échecs momentanés se mêlent à nos efforts. Nulle vertu ne s'acquiert en un jour et le secret de la victoire réside dans la persévérance. Luttons sans cesse, vaillamment, et nous finirons par devenir humbles pour la plus grande gloire de Dieu.

III

Au point de vue pratique, notre humilité aura à s'exercer dans nos rapports avec le Seigneur et avec nos semblables. A l'égard du bon Dieu, il ne semble pas qu'il y ait la moindre difficulté à reconnaître son écrasante et infinie supériorité sur nous. Il n'y a qu'à comparer les deux termes en présence : d'une part la perfection absolue, éternelle, immuable ; d'autre part le néant pécheur que nous sommes.

Et toutefois, il s'est trouvé des créatures qui ont osé se mesurer avec l'Eternel. Avant même qu'existe la terre, un archange, le plus lumineux de tous, avait jeté le cri de la révolte et entraîné une foule de ses compagnons. Lucifer fut vaincu, naturellement, car on ne résiste pas à la force de Dieu. Mais il communiqua son esprit d'orgueil aux humains qu'il s'acharne à perdre. Quand Jésus vint pour nous sauver, il dut attirer notre attention sur les périls qu'il y a à méconnaître la Majesté souveraine. Il le fit par la parabole du publicain et du pharisien, qui est dans toutes vos mémoires. Tandis que l'humble pécheur, à l'entrée du Temple, se frappait la poitrine, le pécheur orgueilleux, avancé jusqu'aux approches du Saint des Saints, se flattait lui-même au lieu de louer le Seigneur. « Et je vous déclare, affirmait Jésus, que le publicain s'en retourna justifié, et non l'autre. »

Tel est le péril de la vaine gloire. Entre Dieu et nous il y a un abîme incommensurable. Sans doute la mansuétude divine s'emploie à le voiler dans une certaine mesure, lorsque Dieu accepte de nous considérer comme ses enfants et nous propose de voir en lui un Père. Mais il ne faudrait pas que cette adoption nous aveugle sur cette grandeur : nous ne l'avons jamais méritée, elle n'est qu'une générosité du Très-Haut. Dieu n'entend pas renoncer à ses privilèges : il le marque lui-même lorsqu'il met sur nos lèvres la formule de prière : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Et d'ailleurs si, par impossible, il avait voulu se contenter d'être un père comme les autres, il avait tout de même droit à notre respect, ainsi que nos parents d'ici-bas.

Nos relations avec notre prochain doivent, elles aussi, nous inciter à l'humilité. Qui rencontrez-vous, en effet, autour de vous ? Votre famille, d'abord, dont les chefs vous sont supérieurs en cent manières et à qui vous devez plus de services et de bienfaits que vous ne pourrez jamais en rendre. Au collège se trouve un groupe de maîtres dont l'autorité s'impose à vous à cause de leur science, de leur âge, de leur expérience, de leur dévouement, de leurs vertus.

Vous pensez peut-être tout bas qu'à côté de ces catégories vénérables, il y en a d'autres : celle, par exemple, de vos camarades, qui promet une revanche à votre vanité comprimée. Ne cédez pas à la tentation, mes amis. Parce qu'en principe vous êtes ici placés sur le pied de l'égalité fraternelle, ne vous hâtez pas d'en tirer secrètement la conséquence que vous pouvez vous estimer meilleurs ou plus forts que vos compagnons. D'abord, la plupart du temps, cette appréciation serait erronée : nul n'est bon juge dans sa propre cause. Et si chacun de vous se juge le premier parmi ses pairs, tous — excepté un peut-être — doivent nécessairement se tromper.

Puis il est dangereux de se fier aux apparences. Celui, parmi vous, qui est le plus grand devant Dieu, sera révélé peut-être, au jour du jugement, comme

celui auquel vous attachiez le moins d'importance. On peut parfaitement ne pas briller devant le monde et être doué de vertus secrètes sans égales : pour ne citer qu'un exemple célèbre, le saint Curé d'Ars ne fut-il pas toujours le dernier de sa classe ? Mais plus tard, le bon Dieu se chargea de rétablir l'équilibre : les noms de ses émules triomphants sont ignorés de tous et son nom, à lui, est acclamé, sur terre comme dans le ciel. Tant il est vrai que nos avantages extérieurs n'ont que la valeur d'une fumée.

Vous aurez donc à cœur de refréner les orgueilleux penchants que, depuis l'expulsion de l'Eden, nous tenons de nos premiers ancêtres. Pour que votre humilité, devant Dieu et devant les hommes, soit sincère, elle doit être nécessairement basée sur un profond mépris de soi-même. Et ceci, au moins, n'est pas si difficile à acquérir, pourvu qu'on possède un peu de loyauté. Nous nous plaisons à étaler nos prétendus titres à l'admiration générale ; nous rappelons volontiers nos succès ou nos belles actions. Mais il y a, dans l'histoire de notre vie, bien d'autres gestes qui nous font rougir, que nous ne voudrions voir rappeler devant personne et que nous n'avouons qu'avec peine dans l'ombre discrète du confessionnal. Ce sont ces choses-là qu'il est bon de ne jamais perdre de vue. Sans aller jusqu'à les proclamer devant ceux qu'elles scandaliseraient, souvenons-nous-en de temps à autre, afin de ne pas nous élever au-dessus de ce que nous sommes. Ne craignons ni de demeurer trop obscurs, ni de nous faire trop petits : c'est ainsi qu'on parvient à la seule gloire, qui réside dans l'amour des cieux. Combattons et prions pour que Lucifer ne nous amène pas à tomber avec lui dans le gouffre. Pour arriver aux parvis radieux, la voie la plus sûre est l'humilité. Ainsi soit-il.

SERMON DE CHARITÉ

NOBLESSE DE LA CHARITÉ

Ambulate in dilectione.
Marchez dans la charité.
(Eph., v, 2).

Mes frères,

Dans la première épître qu'il écrit aux fidèles de Corinthe, S. Paul loue magnifiquement la charité. Il place cette vertu au-dessus de tous les joyaux qui peuvent embellir l'âme humaine : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, dit-il ; quand j'aurais les dons de prophétie, de sagesse et de science qui me permettent de pénétrer les mystères les plus élevés ; quand j'aurais une foi à transporter les montagnes ; quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres ; quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, mes œuvres, même les plus éclatantes aux yeux des hommes, ne servent de rien. Je ne suis rien devant Dieu. »

Et l'Apôtre ajoute : « Les trois vertus de foi, d'espérance et de charité sont nécessaires à notre justification, mais la plus grande de toutes, c'est la charité. » (I Cor., XIII).

Une fresque de la chapelle de l'Aréna, à Padoue, représente la charité sous l'image d'une femme qui foule aux pieds les trésors qu'elle dédaigne pour elle-même, qui donne à Dieu son cœur et à ses frères les fruits de son travail.

Je voudrais simplement ce soir, m. f., vous rappeler les titres de noblesse de cette grande dame qu'est la charité. Elle est noble par sa *naissance*, noble par ses *vertus*, noble par ses *relations*.

I

Avant la venue de Notre-Seigneur, le monde se partage en deux groupes : le riche, l'aristocrate, le puissant, et le pauvre, l'ignorant, le faible. Le premier a tous les droits ; le second ne peut que subir son autorité, son insolence, parfois sa méchanceté. Il est entre ses mains une bête de somme, un outil dont on se sert, une chose vile qu'on méprise et qu'on détruit à son gré.

Ah ! sans doute la philosophie païenne a essayé de jeter un peu de lumière dans ces ténèbres de mort où le monde se débat. Mais ses clartés n'ont atteint que quelques hommes et ne les ont éclairés que superficiellement. « Le sage, dit Sénèque, essuiera les larmes de l'affligé, tendra la main au naufragé, ouvrira sa maison à l'exilé, sa bourse aux nécessiteux, en homme qui partage son bien avec un homme », et il ajoute aussitôt : « En secourant le malheureux, le sage se gardera de s'affliger sur son sort ; son âme doit rester insensible aux maux qu'elle soulage. La pitié est une faiblesse et une maladie. »

M. f., le geste du païen qui refuse de s'émouvoir devant le malheur de son semblable n'est pas la charité. La charité c'est l'amour, et l'amour c'est le don de soi. Se donner soi-même, non seulement essuyer des larmes, tendre la main, ouvrir sa maison, délier sa bourse, mais enrichir, ennoblir tous ces gestes par le don de soi, le don de son cœur, quelle voix assez puissante pourra faire entendre ce langage à l'humanité entière ? Quelle autorité assez convaincante pourra imposer ce devoir à la liberté humaine ?

Il y a vingt siècles, par une nuit de décembre, les cieux se sont entr'ouverts. L'amour infini du Dieu tout-puissant le faisait se pencher sur sa créature pour s'unir intimement à elle au point de paraître ici-bas comme l'un de nous. Le Fils de Dieu, petit enfant, était couché sur la paille d'une étable.

Pendant trente années, N.-S. Jésus-Christ donne l'exemple de sa charité infinie pour les hommes. Les œuvres de miséricorde matérielle et spirituelle se multiplient sous ses pas : il change l'eau en vin, multiplie les pains au désert, fait des pêches miraculeuses. Il console des malades et les guérit, il court après la brebis perdue et la ramène au bercail, il rend la paix aux consciences que le péché torture, il visite le pauvre, le riche, le pécheur, il ne s'appartient pas. Quand il a évangélisé tout le jour, il passe la nuit en prières et puisque le plus grand acte d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, il monte sur un gibet d'infamie et, dans les affres de la mort, il fait entendre une parole que la

terre n'avait jamais entendue : « Mon Père, pardonnez-leur. »

Notre-Seigneur enseigne l'amour par son exemple. De plus il l'ordonne. Il veut que ses disciples pratiquent la charité.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, » c'est le premier commandement et le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Math., XXII, 38). — « Aimez-vous les uns les autres, c'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. » (Jo., XIII, 35). — « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, » et moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent. » (Math., V, 43). — « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? » (Math., V, 46). — Et à S. Pierre qui lui demandait : « Seigneur, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? » il répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire toujours. » (Math., XVIII, 22).

M. f., seul l'amour a été l'inspirateur de Dieu dans le geste de la création. Infiniment heureux dans son éternité, pourquoi nous a-t-il appelés à la vie ? Parce qu'il nous aimait.

Seul l'amour a poussé le Fils de Dieu à venir sur la terre. Infiniment heureux dans son éternité, pourquoi s'est-il incarné ? Parce qu'il nous aimait. Jésus l'a dit à ses disciples : « Je ne vous appelle pas serviteurs, mais mes amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Et je vous commande de vous aimer les uns les autres. » (Jo., XV, 15).

Seul l'amour est donc le véritable trait d'union, le véritable lien entre Dieu et l'homme, entre l'homme et ses frères, afin que par un même amour tous remontent vers le Dieu d'où ils sont sortis.

M. f., la vertu de charité tire son premier titre de noblesse de sa naissance. Et peut-il en exister un plus glorieux, puisque c'est dans le cœur du Fils de Dieu que l'homme a vu paraître la charité pour la première fois ?

II

Noble dans son origine, la charité l'est encore par les vertus qu'elle fait pratiquer.

Les actes extérieurs de la charité doivent être la manifestation des sentiments intérieurs de l'amour qui les inspire.

Or, la vraie charité est inspiratrice de toutes les vertus. S. François de Sales dit que « la charité n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soi tout le train des autres vertus. » Celles-ci en effet sont comme une escorte qui fait un cortège brillant à leur souveraine.

S. Paul le dit dans sa lettre aux Corinthiens :

« *Charitas patiens est.* La charité est patiente. » Elle ne se rebute pas de trouver dans le prochain des défauts, des imperfections, des vices peut-être qu'elle condamne. Elle voudrait le voir se corriger plus vite, elle le voudrait bon, mais elle sait par expérience que la vertu est chose difficile et que Dieu lui-même est patient pour attendre la conversion du pécheur.

« *Charitas benigna est.* La charité est douce, bonne, bienfaisante. » Elle approche du pauvre avec délicatesse. Elle franchit le seuil de sa maison pour lui apporter un peu de bonheur. Elle surveille son langage afin de ne rien dire qui le blesse, qui le peine, qui lui ferait regretter de recevoir des secours.

« *Charitas non æmulatur.* La charité n'est pas envieuse. » Elle est sans prétention. Le succès du prochain ne la blesse pas ; ce qu'elle veut, c'est que le bien se fasse. Sa seule ambition serait de voir l'amour de Dieu et du prochain embraser le cœur de tous les hommes.

« *Charitas non inflatur.* La charité ne s'enfle pas d'orgueil. » Elle condamne avec Notre-Seigneur ce pharisien orgueilleux qui se vante de donner la dîme de tout ce qu'il possède et elle se souvient de la parole du Maître : « Quand tu fais l'aumône ne sonne pas de la trompette devant toi. Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, afin que ton aumône demeure dans le secret. » (Math., VI, 2-3).

« *Charitas non quærit quæ sua sunt.* La charité ne cherche pas ses intérêts. » Détachée d'elle-même, elle veut plus encore se détacher de tous les biens d'ici-bas. Dans le budget de sa maison, elle a toujours fait place au budget des pauvres et des œuvres. Sa main est toujours largement ouverte, sachant donner son superflu, parfois même sachant se priver pour secourir une misère.

« *Non irritatur.* La charité ne s'irrite pas, » même si elle est méconnue, calomniée. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Celui qui se met en colère contre son frère mérite d'être condamné, » et qu'avant de présenter une offrande à l'autel du Seigneur il faut se réconcilier avec son frère ?

« *Non cogitat malum.* La charité ne pense le mal de personne. » Elle sait que trop souvent on voit la paille dans l'œil du prochain sans voir la poutre qui est dans le sien.

La charité excuse tout, laissant à Dieu le soin de juger les intentions secrètes. Elle croit avec bonne foi et simplicité. Elle espère tout sans soupçon ni défiance. Elle supporte tout, même l'indifférence et l'ingratitude.

M. f., S. Paul aurait pu allonger encore la liste des vertus qui accompagnent la charité, car elle est leur mère. Quand la charité préside aux actes d'une vie humaine, elle la conduit à la perfection et au salut.

L'Apôtre, d'ailleurs, ajoute : « La charité est perpétuelle, elle ne finira jamais. Elle nous accompagnera jusque dans le ciel où toutes les bonnes œuvres qu'elle nous a fait produire nous suivront. »

N'avais-je pas raison de dire que la charité trouve un nouveau titre de noblesse dans toutes les vertus qu'elle nous fait pratiquer ?

III

Noble dans son origine, noble dans ses vertus, la charité l'est dans ses relations.